

Oubliée la guerre civile :  
le pays offre à nouveau  
ses Andes enneigées, ses  
plages idylliques et ses  
jungles tropicales. Vamos !

PAR CLÉMENT IMBERT (TEXTE) ET JOAQUIN  
SARMIENTO / ARCHIVOLATINO/RÉA (PHOTOS)

# L'ELDORADO LATINO

QUE VIVA

A 300 kilomètres  
à l'ouest de Bogotá,  
la petite cité ca-  
féière de Filandia  
ordonne ses édifices  
coloniaux autour  
de la place Bolívar.



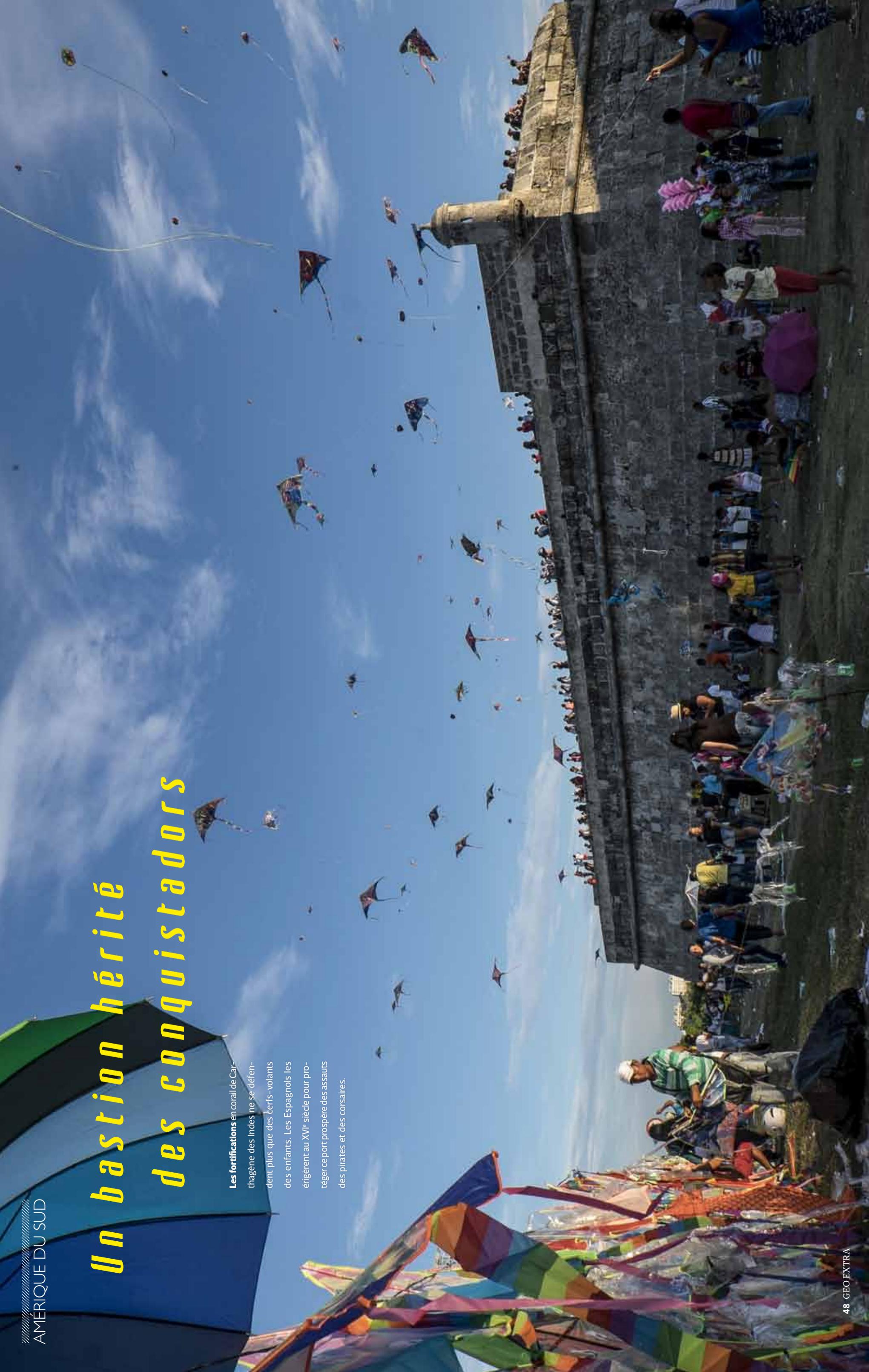
# Une baie aux airs de Seychelles

Dans le parc national de Tayrona, la plage de Cabo San Juan s'étire sur les rives de la mer des Caraïbes. Il faut trois heures de marche à travers la jungle pour atteindre son sable blond et ses rochers granitiques.

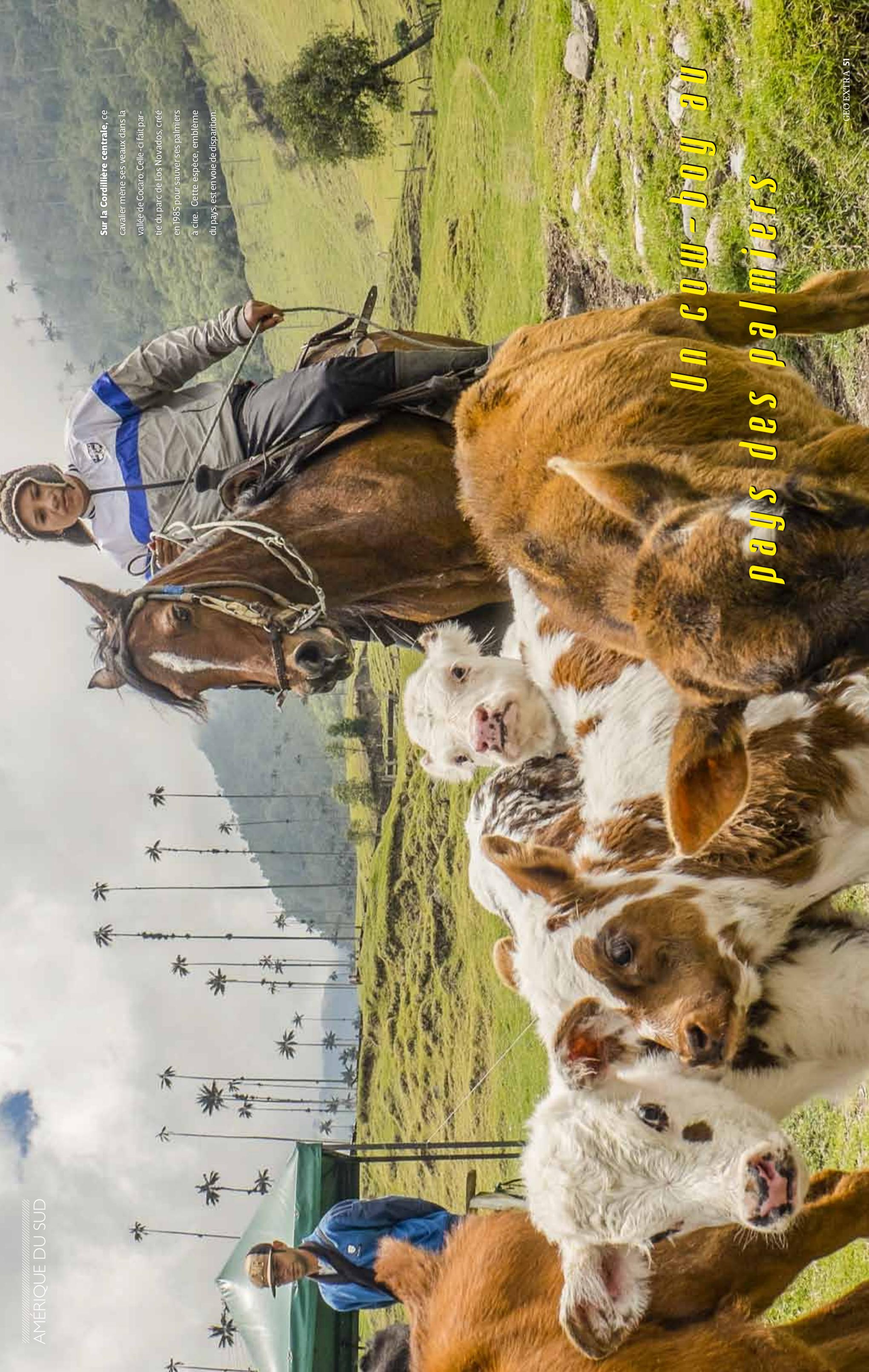


# Un bastion hérité des conquistadors

Les fortifications en corail de Cartagène des Indes ne se défendent plus que des cerfs-volants des enfants. Les Espagnols les érigèrent au XVI<sup>e</sup> siècle pour protéger ce port prospère des assauts des pirates et des corsaires.



# Un cow-boy au pays des palmiers



Sur la Cordillère centrale, ce cavalier mène ses veaux dans la vallée de Cocaro. Celle-ci fait partie du parc de Los Novados, créé en 1985 pour sauver ses palmiers à cire. Cette espèce, emblème du pays, est en voie de disparition.

Le **Café Havana**, à Carthagène des Indes, est un des hauts lieux de la salsa, une musique importée de Cuba. À partir de 23 heures, ses clients se pressent au bar et sur la piste de danse, sous les portraits de ses vedettes locales.

**Ici, l'a Salsa**

**Est une religion**

## Voir Medellín... et ne plus mourir

a nuit a pris son temps pour s'emparer de Carthagène des Indes, l'ancienne perle de l'Empire espagnol, et son port, le plus florissant d'Amérique latine. Lentement, elle a étiré l'ombre des murailles dressées depuis le XVI<sup>e</sup> siècle, et estompé le jaune papaye et le rouge goyave des villas coloniales. Puis elle s'est attardée sur les grandes places plantées de palmiers où la foule, croquant ananas et brochettes de poisson grillé, attendait que la fête commence. Et maintenant, vers 23 heures, lorsque les dizaines de clubs à salsa de la vieille ville lancent à l'unisson leur musique vers le ciel d'encre, la nuit exulte pour de bon.

Chez Fidel, une institution cachée sous les arcades qui bordent la mer des Caraïbes, les danseurs, à l'appel des trompettes, se serrent sur la piste. Les corps se déhanchent, les bassins ondulent sur la pulsation obsédante des congas, la sueur colle les chemises à la peau. Un couple de discrets quinquagénaires, jusqu'ici accoudé au bar, enchaîne, transfigure, passes et voltes avec une aisance de virtuose. Les garçons en nage envoient des oeilades aux filles hilares. Des touristes, n'y tenant plus de simplement observer, se jettent à leur tour dans la transe. Et tandis que la danse unit tout ce monde en une même fièvre, Joey Arroyo, le roi de la salsa colombienne, l'enfant de Carthagène des Indes, s'époumone entre deux rifs de cuivre : «Que la nuit est mystérieuse et fascinante quand j'embrasse ta bouche couleur grenade, que la nuit est belle !»

Dire que la Colombie a le sens de la fête est un euphémisme. «Qui importent les soucis et les coups durs, il y a ici une rage de vivre qui, telle une vague, finit par tout emporter, s'enthousiasme Jorge Cantor. Nous avons une expression pour cela : *hecho palante*, allez toujours de l'avant !» Après avoir vécu quelques années en France, cet ancien marin a préféré rentrer au bercail, à cause, dit-il, de cette énergie qu'il n'a trouvé nulle part ailleurs. Pendant la soixantaine d'années de conflits armés qui ont ravagé le pays depuis 1948, cet optimisme fut mis à rude épreuve. Mais il n'a pas cédé, malgré les règlements de compte entre narcotrafiquants, les déchâtements de violence contre les civils, les centaines de milliers de morts ou de disparus, et les millions de déplacés. Or voilà que, depuis dix ans, la Colombie connaît une accalmie inédite. Les grands cartels de la drogue ont été démantelés, tels celui de Pablo Escobar à Medellín en 1989, ou celui de Cali, en 1996. Les groupes paramilitaires, qui semaient

a deuxième ville de Colombie (3,5 millions de résidents) incarné à elle seule la mutation pacifique du pays. En vingt ans, la «capitale mondiale du crime», jadis livrée à la guerre des gangs, a changé de visage. Selon la police, son taux d'homicides est passé de 381 pour 100 000 habitants en 1991 à seulement 20 en 2015 – moins que beaucoup de métropoles américaines. Les programmes d'aménagement entrepris depuis 2004 ont fortement contribué à ce retour à la sécurité. En premier lieu, la mise en place de transports en commun performants : deux lignes de métro véhiculant

900 000 usagers par jour, connectées à un réseau de bus, tramways et téléphériques. Ces derniers relient la vallée, où la ville s'étend, à ses barrios (quartiers) les plus défavorisés qui s'étendent sur ses pentes. «Ils ont permis de les désenclaver et d'y réduire nettement la délinquance», affirme Carlos Camona, qui guide les touristes depuis cinq ans dans les bidonvilles de la Comuna Trece. L'ancien repaire de Pablo Escobar retrouve ainsi une vie sociale autour de centres culturels ouverts à tous, d'œuvres de street art et d'un système d'escalators dernier cri. La municipalité a aussi mis en place un mécanisme de redistribution des richesses en fonction

de revenus des citadins. Ceux des quartiers dits «de strate 6», qui hébergent les personnes les plus aisées, doivent payer plus cher l'accès à l'eau, à l'électricité, à Internet et aux autres services publics. A l'inverse, les plus pauvres, qui demeurent dans les barrios «de strate 1», tel celui de la Comuna Trece, en bénéficient gratuitement, y compris l'entrée aux bibliothèques et aux infrastructures sportives. Cette politique a valu à Medellín d'être classée par le *Wall Street Journal* comme «la ville la plus innovante de l'année 2013»... devant New York et Tel Aviv. **C.I.**



Les trois téléphériques emportent jusqu'à 3 000 passagers par heure.

strate 1», tel celui de la Comuna Trece, en bénéficiant gratuitement, y compris l'entrée aux bibliothèques et aux infrastructures sportives. Cette politique a valu à Medellín d'être classée par le *Wall Street Journal* comme «la ville la plus innovante de l'année 2013»... devant New York et Tel Aviv. **C.I.**

Indes, Bogotá, Cali – à un éventail exceptionnel de paysages : jungle amazonienne, forêt tropicale, volcans et cimes enneigées de la cordillère andine, plages et coraux de la côte caraïbe, littoral sauvage du Pacifique, déserts et ciénagas (étendues de lagunes et de mangroves)... Pour ces raisons, le Programme des Nations unies pour l'environnement a classé la Colombie sur la liste des 17 pays «mégadivers», soit ceux qui concentrent le plus grand nombre d'espèces végétales et animales au monde. La majorité des touristes étrangers atterrissent à Bogotá, la capitale aux 10 millions d'habitants, où se trouve le plus grand aéroport international. Près des tapis à bagages, les chiens policiers qui reniflent sacs et colis rappellent que la Colombie reste l'un des principaux exportateurs de cocaïne de la planète. Et l'on ne peut s'empêcher de penser, tout en sachant que la situation a changé, aux autres clichés qui ont la peau dure : violence urbaine, enlèvements, pratiques mafieuses... On se souvient des inquiétudes des collègues, des amis et de la famille avant le départ. «Même ●●●

••• si, aujourd'hui, le pays est l'un des plus sûrs d'Amérique latine, nous passons encore beaucoup de temps à rassurer nos clients», admet le voyageur Mathieu Perrot-Bohringer. Ce que confirme l'Office des Nations unies contre la drogue et le crime : son dernier rapport sur le taux d'homicides dans le monde en 2013 montre que la Colombie est moins dangereuse que le Brésil ou le Mexique.

#### Bogotá doit son surnom d'«Athènes sud-américaine» à ses musées, librairies et galeries d'art

De fait, l'apprehension se dissipe lorsqu'on arpente les ruelles pavées du quartier de la Candelaria, le centre historique de Bogotá fondé au XVI<sup>e</sup> siècle à 2 640 mètres d'altitude. L'air vivifiant de la Cordillère orientale réjouit le cœur, et les yeux pétillent à la vue des maisons coloniales dont les façades bleu-vert ou jaune citron arborent des balcons en bois tout juste repeints. Sur la plaza Simon Bolívar, le héros de l'indépendance de 1819 regarde avec bienveillance les passants et contemple l'étonnant patchwork architectural qui l'entoure : hôtel de ville de style néo-Renaissance,

cathédrale Primada néo-classique, et cubes en béton du palais de justice, reconstruit après son attaque par la guérilla en 1985.

Ce Quartier latin des tropiques recèle la plupart des grands musées, galeries d'arts, disquaires, bouquinistes et antiques librairies de la ville. Le Merlin est ainsi un capharnaüm de livres empilés sur trois étages, où l'on déniche aussi bien les trésors de la littérature nationale (Gabriel García Márquez, Alvaro Mutis, Andrés Cacerdo) que des ouvrages sur le marxisme appliqués aux tropiques. Autant de signes que Bogotá cultive sa réputation de ville intellectuelle, universitaire et arty, qui lui vaut son surnom d'«Athènes sud-américaine». Pour finir d'en tâter le pouls, on poussera la porte de l'une des nombreux cafés à l'ancienne de la Candelaria. Le San Moriz, par exemple, reste gravé dans la mémoire des Bogotanais, car c'est à deux pas que Jorge Eliécer Gaitán, grand leader populaire et révolutionnaire, reçut trois coups de revolver en 1948, alors qu'il venait d'an-

nancer sa candidature à la présidentielle. Cet assassinat marqua le début de la Violencia, la guerre civile qui ravagea le pays jusque dans les années 1960 et dont la rébellion communiste sera l'un des prolongements. Mais pour l'heure, le climat n'a rien d'insurrectionnel. Sur les chaises en cuir rouge du San Moriz, des hommes d'âge mûr, cigarettes Habanitos aux levres, lisent le journal sous leur Panama, discutent politique... et boivent leur café de l'après-midi.

On aurait tort de voir un geste anodin dans ce rituel que l'on pratique ici à toute heure de la journée. «Le logo qui les représente, avec une montagne triangulaire en arrière-plan, s'est imposé comme l'image qui incarne le mieux la Colombie, non seulement à l'étranger, mais aussi dans l'esprit de mes concitoyens», affirme María Alejandra Ochoa, une sociologue de l'université de Bogotá qui travaille sur l'identité du pays. Or, l'Eje Cafetero («L'Axe du café») et ses spectaculaires paysages de cultures accrochées aux pentes de la Cordillère centrale sont restés pendant des années hors de portée des visiteurs. La région a beau se trouver à une centaine de kilomètres à vol d'oiseau de Bogotá, les routes qui y conduisaient étaient jugées trop risquées à cause des guérilleros qui y menaient des embuscades et des enlèvements. Jusque dans les années 2000, quand l'ex-président Alvaro Uribe créa les *caravanas*, des convois militaires chargés d'escorter les touristes nationaux. Dès lors, les Colombiens purent étancher leur soif d'une contrée dont ils ne connaissaient que le décor bucolique et idéalisé, montré par des telenovelas ultrapopulaires. Comme *Café, con aroma de mujer* (*Café à l'arôme de femme*), une histoire d'amour entre une récolteuse de fèves et un riche propriétaire terrien, avec des rebondissements à la *Dallas*...

A Quimbaya, une commune de la *zona cafetera*, Nohora Londoño a été témoin de cet engouement. Pour comprendre l'écroulement des cours mondiaux du café, l'éleganté cinquanteenaire du café, l'élegance de quelques chambres de son hacienda familiale. «On a d'abord reçu beaucoup de Colombiens, puis de plus en plus d'étrangers, des Américains, des Allemands, des Français, cela aurait été impensable il y a encore cinq ans», confie-t-elle sur le balcon qui fait le tour de sa jolie villa en bois rouge et blanc. En contrebas, les frangipaniers distillent leur parfum suave, et des ●●●



A Mukukungui, des jeunes Kogis (en blanc) jouent aux foot avec des métis.

## Dans la Sierra, des Indiens en survie

environ 10 000 Kogis y demeurent encore. Ces agriculteurs et chasseurs-cueilleurs vivent en étroite relation avec les écosystèmes très variés de la Sierra Nevada, qui est pour eux un lieu sacré, à la fois centre de l'univers et Terre-Mère.

«Ils pratiquent des offrandes rituelles pour maintenir l'harmonie entre les hommes et la nature», explique Ana María Lozano Riviera,

une anthropologue colombienne qui étudie leurs communautés. Or, cet équilibre a été profondément bouleversé. Dans les années 1970, les Kogis ont vu leur fief investi par les paramilitaires qui ont défriché la forêt sur des centaines d'hectares pour y cultiver la coca. Puis le

développement de la culture intensive de bananes, de palmiers à huile et de maïs OGM a mis à mal leur tradition de polyculture. Et maintenant, les milliers de visiteurs du parc national de Tayrona, où se trouve leur territoire, menacent leur mode de vie ancestral.

Les Kogis qui vivent au pied de la Sierra Nevada, comme ceux de Mukukungui, cohabitent déjà avec des paysans non américains. Et de plus en plus de voyageurs proposent des treks dans les zones plus reculées du massif, là où leurs congénères, refusant tout contact extérieur, se sont retrouvés. Certes, les Kogis ont obtenu que le parc soit fermé lorsqu'ils

née. Le café est l'un des emblèmes les plus forts du pays, qui en fut longtemps le principal producteur. Bien que dépassée aujourd'hui par le Brésil et le Vietnam, la Colombie fournit encore 10 % des exportations mondiales. Pour faire connaître la fève locale aux marchés internationaux, l'influente Federación nacional de cafeteros a inventé, en 1960, le personnage de Juan Valdez, paysan à moustache et sombreiro toujours accompagné de son âne. «Le logo qui les représente, avec une montagne triangulaire en arrière-plan, s'est imposé comme l'image qui incarne le mieux la Colombie, non seulement à l'étranger, mais aussi dans l'esprit de mes concitoyens», affirme María Alejandra Ochoa, une sociologue de l'université de Bogotá qui travaille sur l'identité du pays. Or, l'Eje Cafetero («L'Axe du café») et ses spectaculaires paysages de cultures accrochées aux pentes de la Cordillère centrale sont restés pendant des années hors de portée des visiteurs. La région a beau se trouver à une centaine de kilomètres à vol d'oiseau de Bogotá, les routes qui y conduisaient étaient jugées trop risquées à cause des guérilleros qui y menaient des embuscades et des enlèvements. Jusque dans les années 2000, quand l'ex-président Alvaro Uribe créa les *caravanas*, des convois militaires chargés d'escorter les touristes nationaux. Dès lors, les Colombiens purent étancher leur soif d'une contrée dont ils ne connaissaient que le décor bucolique et idéalisé, montré par des telenovelas ultrapopulaires. Comme *Café, con aroma de mujer* (*Café à l'arôme de femme*), une histoire d'amour entre une récolteuse de fèves et un riche propriétaire terrien, avec des rebondissements à la *Dallas*...

A Quimbaya, une commune de la *zona cafetera*, Nohora Londoño a été témoin de cet engouement. Pour comprendre l'écroulement des cours mondiaux du café, l'éleganté cinquanteenaire du café, l'élegance de quelques chambres de son hacienda familiale. «On a d'abord reçu beaucoup de Colombiens, puis de plus en plus d'étrangers, des Américains, des Allemands, des Français, cela aurait été impensable il y a encore cinq ans», confie-t-elle sur le balcon qui fait le tour de sa jolie villa en bois rouge et blanc. En contrebas, les frangipaniers distillent leur parfum suave, et des ●●●

